

**Cameron, Christina, Claudine Déom et Nicole Valois. *Le Campus. Le patrimoine architectural et paysager de l'Université de Montréal / The Architectural and Landscape Heritage*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2010. 140 p., ill., bibl. Texte français et anglais**

**Marc Grignon**

Volume 40, numéro 2, spring 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1009196ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1009196ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

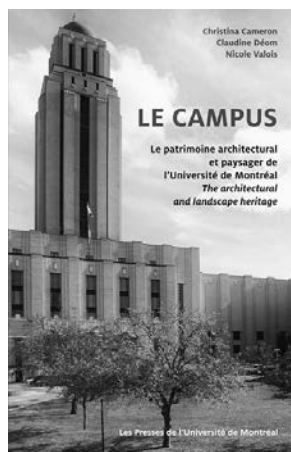
Grignon, M. (2012). Compte rendu de [Cameron, Christina, Claudine Déom et Nicole Valois. *Le Campus. Le patrimoine architectural et paysager de l'Université de Montréal / The Architectural and Landscape Heritage*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2010. 140 p., ill., bibl. Texte français et anglais]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 40(2), 47–48.  
<https://doi.org/10.7202/1009196ar>

## Book Reviews / Comptes rendus

**Cameron, Christina, Claudine Déom et Nicole Valois. *Le Campus. Le patrimoine architectural et paysager de l'Université de Montréal / The Architectural and Landscape Heritage*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2010. 140 p., ill., bibl. Texte français et anglais.**

Les campus universitaires canadiens recèlent de nombreuses œuvres d'architecture moderne et contemporaine d'un grand intérêt, témoignant de manière éloquente de la richesse de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle au Canada, même si ces œuvres restent souvent méconnues. Bien entendu, l'Université de Montréal possède cette œuvre remarquable, le pavillon Roger-Gaudry, son édifice principal conçu par Ernest Cormier inauguré en 1943. Mais il y a autour de celui-ci de nombreux autres bâtiments d'une grande qualité architecturale, certains plus discrets et d'autres plus spectaculaires, établissant un dialogue visuel et spatial avec un site tout à fait exceptionnel sur le flanc nord du mont Royal, et formant un véritable microcosme d'architecture moderne. Les professeures Christina Cameron, Claudine Déom et Nicole Valois présentent, dans ce petit livre conçu comme un guide architectural, l'ensemble des bâtiments et des aménagements paysagers importants du campus de l'université montréalaise pour les faire connaître aux amateurs d'architecture. L'ouvrage commence par un texte introductif présentant de façon synthétique les principales phases du développement du campus de 1928 à aujourd'hui et décrit ensuite 48 projets d'architecture et d'aménagement regroupés en six circuits, correspondant en fait aux principales zones du campus plutôt qu'à des parcours entièrement prédéterminés. Le plan du site est reproduit sous les deux couvertures et un plan partiel accompagne chacune des six divisions du livre. Les notices bilingues comprennent l'identification du projet, une ou deux photographies et une description présentant en quelques paragraphes les principales qualités des bâtiments et aménagements, précisant le cas échéant, les principales transformations apportées.

L'ouvrage met bien en évidence la continuité d'un vocabulaire institutionnel caractérisé par des plans quasi symétriques de tradition 'Beaux-Arts' et des façades recouvertes de briques de couleur chamois, que l'on retrouve dans le pavillon principal



de Cormier, dans plusieurs bâtiments construits aux cours des années subséquentes, ainsi que dans certains édifices voisins acquis au fil des ans, comme le pavillon Marie-Victorin (1959), le pavillon de la Faculté de musique (1961) et le pavillon Marguerite-d'Youville (1962). On s'étonne des fascinantes variations que ce langage a pu inspirer, tantôt assez classiques et tantôt franchement modernistes, comme à l'École polytechnique, avec ses grands bandeaux de fenêtres (1956, agrandie 1987), jusqu'aux réinterprétations contemporaines très réussies du pavillon J.-Armand Bombardier (2004) et des pavillons Claudette-Mackay-Lassonde et Pierre-Lassonde (2005).

Un autre thème fondamental de l'ouvrage est l'interaction entre les bâtiments et la topographie particulière du site de l'Université de Montréal. Le guide attire notre attention sur plusieurs bâtiments qui, d'une manière ou d'une autre, entrent en dialogue avec le relief de la montagne, son aspect minéral ou végétal, et ses extraordinaires points de vue. Dans cette perspective, le pavillon Samuel-Bronfman, logeant la Bibliothèque des Sciences humaines (1988), est particulièrement intéressant. Les auteures documentent aussi plusieurs aménagements extérieurs qui mettent en valeur ce caractère exceptionnel du lieu. Un mur de soutènement, une place publique, une cour aménagée en gradins sont tous des dispositifs qui articulent le site et qui donnent de la consistance aux espaces extérieurs.

Ainsi, autour du célèbre pavillon d'Ernest Cormier, il y a un ensemble architectural d'un grand intérêt que ce guide incite à découvrir. Dans cette perspective de découverte architecturale, l'ouvrage est très bien conçu; il donne l'information essentielle qui permettra au visiteur d'apprécier l'ensemble du site avec sa propre sensibilité. Soulignons aussi que le guide s'appuie sur une étude plus poussée des valeurs patrimoniales que l'équipe a réalisée en 2008, dans le cadre des travaux conduits à la Chaire de recherche du Canada en patrimoine bâti, dont C. Cameron est la titulaire. La seule chose que le visiteur aurait pu souhaiter avoir en plus est un plan général du site montrant le relief -- par des courbes de niveaux, des ombres, ou d'autres moyens graphiques, peu importe -- et indiquant aussi les différents « points de vue » qui sont mentionnés dans le texte, car il s'agit d'une caractéristique essentielle du campus de l'Université de Montréal.

Finalement, une chose peut surprendre le promeneur qui, avec le guide en main, fait le tour du campus en 2011: le mauvais état dans lequel se trouvent plusieurs aménagements extérieurs, notamment dans les parties supérieures et plus anciennes du site. On peut comprendre que parfois, le monde des piétons soit marginalisé par rapport à la place glorieuse occupée par

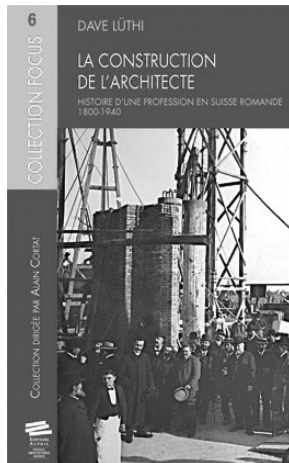
l'automobile dans nos villes, mais on est quand même étonné que dans un site aussi exceptionnel que celui du campus de l'Université de Montréal, ce soit encore le cas. Mais voilà, c'est encore ce petit guide qui nous permet d'en prendre conscience: le texte attire l'attention sur un certain nombre de qualités physiques du lieu, et en suggérant différents parcours et points de vue, permet au visiteur de faire ses propres découvertes, et de tirer ses propres conclusions. Ce petit livre constitue un excellent outil permettant d'aborder de manière informée le campus de l'Université de Montréal.

Marc Grignon  
Département d'histoire / CÉLAT  
Université Laval

---

**Lüthi, Dave. *La construction de l'architecte. Histoire d'une profession en Suisse Romande 1800-1940*. Neuchâtel : Éditions Alphil – Presses universitaires suisses, 2010. 131 pages. Bibliographie.**

Inspiré par des ouvrages américains et allemands qui ont modélisé l'émergence des professions libérales et la professionnalisation des métiers du bâtiment au XIXe siècle, Dave Lüthi trace un portrait de la naissance de la profession d'architecte en Suisse Romande. Plutôt que de mettre en valeur les architectes d'exception, l'auteur examine la « masse anonyme » des bâtisseurs, qui ont œuvré, avant 1940, à ériger le patrimoine bâti des divers cantons de la Suisse francophone.



D'entrée de jeu, quelques définitions de l'architecte « moderne » trouvées dans des ouvrages français (de Philibert de l'Orme à Viollet-le-Duc) permettent à l'auteur de conclure qu'il n'existait pratiquement aucun architecte romand pendant l'Ancien Régime, si l'on entend par architecte, un « praticien du dessin et des mathématiques » et un « intellectuel sachant concevoir et projeter. » Malgré les particularités administratives des différents cantons, l'architecture est demeurée « traditionnelle » jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, car les bâtiments étaient essentiellement l'œuvre d'artisans affiliés aux différents corps de métier de la construction. Toutefois, l'introduction lente des motifs de l'architecture « à l'antique », par des amateurs locaux et des architectes venus principalement de France, a changé lentement les habitudes après 1690. Les nouveaux motifs architecturaux ont été graduellement intégrés aux petites « écoles » régionales formées par la sédentarisation et l'embourgeoisement des artisans.

L'auteur explique que la professionnalisation de l'architecte débute véritablement après 1800. Jusqu'alors, l'architecture

était encore un métier intimement lié à la taille de la pierre, à la connaissance des détails et des charpentes, et le savoir-faire constructif était transmis sur le chantier. Selon Lüthi, l'architecture comme profession a pris racine dans les dynasties familiales de constructeurs qui se sont intéressées aux publications savantes. Alors qu'avant 1800, le père entrepreneur collectionnait et étudiait les livres d'architecture afin d'avoir accès aux chantiers les plus prestigieux, après 1800, le fils étudiera le dessin, la conception et les nouvelles tendances dans les grandes écoles de Paris, de Berlin, de Karlsruhe ou de Munich. Pendant les premières décennies du XIXe siècle, l'apprentissage pratique du métier sur le chantier restait répandu et les premiers Suisses qui ont étudié à l'étranger ont souvent recherché une formation supplémentaire plutôt qu'un diplôme. Mais après 1830, avec l'émergence des styles néo-gothique et néo-renaissance, une formation académique était devenue un atout important permettant aux architectes de satisfaire une clientèle alors constituée principalement par les différents pouvoirs ecclésiastiques et publics, et la bourgeoisie grandissante.

Par la suite, Lüthi examine les enjeux liés à la formation de l'architecte qui ont accompagné la naissance de la Suisse moderne pendant les années 1840. L'établissement d'un gouvernement fédéral mena à la création de l'école Polytechnique de Zurich en 1855. Gottfried Semper, architecte allemand de grande renommée, fut désigné pour y enseigner l'architecture, conférant au nouvel établissement une réputation immédiate. L'enseignement de Semper a contribué à développer une véritable architecture nationale symbolisée par les nombreux bâtiments et équipements commandés par la Confédération. La création des premières revues d'architecture suisses dans le dernier quart du siècle a consolidé l'image d'une architecture nationale fortement influencée par la doctrine de Semper et de ses disciples. Mais malgré la qualité de la formation dispensée à Zurich, l'attrait de l'École des Beaux-arts de Paris est resté important. Ainsi, jusqu'à 1900, plusieurs architectes de la Suisse Romande ont acquis une double formation, l'une technique à Zurich, et l'autre artistique à Paris. Cette dualité technique et artistique fut aussi reflétée dans les programmes pédagogiques des écoles cantonales d'arts libéraux et mécaniques qui ont répondu aux besoins locaux en offrant des formations en architecture.

Autour de 1900, la profession d'architecte s'est développée sur deux axes : celui de l'architecte fonctionnaire à l'emploi des administrations territoriales, et celui de l'architecte en pratique privée qui répond au marché grandissant des sociétés immobilières et de la bourgeoisie. Bien que les liens entre les architectes et les différents paliers du pouvoir étaient étroits, rares furent les architectes qui se sont engagés activement en politique. Par contre, nombreux furent les architectes-constructeurs qui ont été promoteurs d'opérations immobilières dont certaines furent suffisamment rentables pour leur permettre de délaisser la pratique.

Les derniers chapitres du livre examinent les mécanismes par lesquels la profession d'architecte s'est formalisée au début du